

Enfance II

ENFANCE II

III/ LE PARFAIT ALPHABET



Caricature, Manuel Luque publiée dans Les hommes d'aujourd'hui n° 318
(1888) (site internet : www.mag4.net/Rimbaud/poesies/Voyelles.html)

Enfance II

Ce recueil, rédigé en 2003, est porteur d'une saveur particulière dans l'esprit de l'auteur. Si ce long poème et son annexe commentée prolongent le volet I d'Enfance, ils lui confèrent surtout une dimension initiatique indéniable. Avec, en ligne de mire, la défense du langage : cette volonté d'attribuer à l'acte de la transmission de notre outil d'expression une valeur quasi sacrée a en effet été retranscrite dans la préface qui lui fut adjointe en 2008, lors d'une première tentative de publication de ce texte.

SOMMAIRE

ENFANCE II	646
III/ LE PARFAIT ALPHABET :	646
Préface	649
1077- Le parfait alphabet - à l'usage exclusif des enfants, par lequel ils apprendront la genèse de la grande famille des mots - (232)	656
Lexique commenté	657

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Enfance II

ENFANCE II

III/ LE PARFAIT ALPHABET

Préface

Je venais tout juste d'avoir 45 ans passés quand j'ai commencé à écrire ce petit recueil. En fait, il consiste plus, comme souvent chez moi, en un seul et long poème, que je déclinais un peu par jeu, un peu pour des raisons plus profondes et personnelles que je tenterai de vous expliquer dans la deuxième moitié de cette préface.

En attendant, je commençais par diviser ce grand poème en autant de parties qu'il y a de lettres dans l'alphabet, formant chacune une petite histoire. Et j'ai tout de suite eu le désir de les faire illustrer. C'est pourquoi j'ai demandé à un ami s'il voulait bien, par ses dessins, donner vie à mes comptines.

Puis, comme souvent chez moi - à nouveau cette remarque, ce qui tendrait à prouver que, nous, les adultes, sommes bourrés de tics et de trucs dont nous n'arrivons pas à nous défaire -, je me suis aperçu que les mots que j'employais étaient ceux d'un écrivain. C'est-à-dire qu'ils pouvaient bien paraître un peu compliqués pour certains d'entre vous, les grands enfants - car le contenu de ce livre le destinait en priorité aux enfants.

Aussi ai-je eu l'idée, dans un second temps, d'y adjoindre un petit lexique écrit à ma façon - un lexique étant un endroit où l'on explique les mots -. Et s'il est écrit à ma façon, c'est qu'il se propose d'apporter un peu plus que ce que l'on trouve d'ordinaire dans un

Enfance II

simple dictionnaire : un peu de cette clé du mystère du fonctionnement du langage.

* * *

J'en étais donc là à tout juste 45 ans passés lorsque je me suis interrogé pour savoir d'où me venait ce besoin, éprouvé si régulièrement au cours de ma vie, d'aborder des thèmes ou des manières d'écrire qui ont trait à l'enfance (là, je commence à vous expliquer mes raisons personnelles dont je vous parlais plus haut).

Je me suis aperçu qu'il s'agissait pour moi de combler comme une part de cette enfance que je n'aurais pas eue. Ou, pour être plus exact, de revivre une part de cette enfance que je n'aurais pas complètement vécue. J'écrivais sur l'enfance, et j'écrivais pour l'enfance, afin que personne ne puisse dire après moi : « On ne m'a pas donné la main. » J'écrivais pour que, parmi les enfants d'aujourd'hui et les enfants de demain, ainsi que les enfants de leurs enfants après eux, aucun ne puissent dire : « On ne m'a pas expliqué les mots. »

Car de prime abord, le langage nous paraît éternel. Et ce, pour la raison suivante : parce que, grâce à cet outil, peut naître pleinement en nous notre compréhension du monde ; c'est-à-dire notre propre conscience du réel. Quelle responsabilité importante ! D'ailleurs, ne dit-on pas du langage qu'il est d'essence maternelle ? C'est dire s'il est censé apprendre le goût de la vie, autant que celui de l'amour.

Mais cette qualité du langage à paraître une bonne fois pour toute établie n'est qu'une apparence trompeuse. Car en réalité, lui aussi est un matériau vivant. Un matériau changeant et mouvant que l'on peut travailler à sa guise - que l'on doit travailler à volonté, pour peu qu'on en connaisse et maîtrise les règles -. Et ce dernier aspect des choses est une véritable difficulté : une gageure ^[1] qui peut prendre des années à être surmontée.

Enfance II

En somme, j'ai écrit ce long poème pour que les enfants, tout au long de leur vie - et quoiqu'il leur arrive durant leur existence d'adulte - gardent toujours en eux une parcelle, fut-elle minime, de leur âme d'enfant. J'espère que mon petit livre saura jouer ce rôle auprès de vous et saura vous faire comprendre que le langage n'est pas une matière intangible [2]. Mais qu'au contraire, il demeure un matériau souple et malléable qu'il vous appartient de faire progresser et d'enrichir. C'est en quelque sorte mon souhait un peu naïf d'enfant, autant que mon grand désir d'écrivain.

Murianette, février 2008

Note :

[1] un tour de force, un pari difficile à tenir... ;

[2] pris dans le sens d'« impalpable », d'« immatérielle », d'« intouchable ».

Enfance II

LE PARFAIT ALPHABET

Le **a** est un coquin
Qui cache bien son jeu.
Il débute le jour
D'une aube ou de l'aurore.

Anaconda roulé
Ou escargot larvé :
Il est vite essoufflé.
Il passe le relais.

Le **b** est bedonnant
Débonnaire et servile.
Mais sa belle humeur tend
À nous laisser tranquille.

Au loin, il voit paraître
Un être rondelet.
Comme il n'est pas pressé
Il passe le relais.

Le voilà qui surgit
Le **c** rond qui construit
L'échafaudage au pied
De l'écheveau transi.

Sa cédille est trop lourde.
Elle est un hameçon
Qui l'entrave et l'intrigue.
Il passe le relais.

C'est le **d** sans vergogne
Qui croche le crochet
Sur sa poche devant :
Stable, dorénavant !

Enfance II

Mais cette lettre d
Se trouve redondante.
Donc il n'hésite pas :
Il passe le relais.

Ébouriffé le **e**
Qui est souvent muet
Vient juste de lever
Son regard étoilé.

Mais ceux qui dans ce jeu
L'ont fort précipité
N'ont su le motiver.
Il passe le relais.

Le **f** est florentin
Fluet et élancé.
Se fait un grand honneur
De très bien figurer.

Mais quand de sa torpeur
Il faut se délester
Alors devient râleur
Et passe le relais.

Le **g** gît, alangui
Sur sa couche profonde.
Insondable ingénu
Trainant sa boucle longue.

Mais ne faites aucun bruit :
Le **g** révisé son
Cours de géographie.
Il passe le relais.

Le **h** est hirondelle
Qui a perdu ses ailes.

Enfance II

Cette lettre est un peu
Orpheline sans elles.

Comme on ne l'entend pas
Lorsqu'il vole dans l'air
On oublie de le dire.
Il passe le relais.

« Hardi petit, le i
Qui est droit comme un fil ! »
Et comme il est gentil
Ne se fait pas de bile.

Pourtant, il ne suffit
Pas d'y croire, imbécile !
Au bout de quelque pas
Il passe le relais.

« J'y allais » dit le j
Qui est un peu filou.
Mais doit-on croire en ceux
Qui ont le rose aux joues ?

Sa joie est de bien courte
Durée, cela me semble.
Car il jette l'éponge :
Il passe le relais.

Le k est en treillis
Kaki, pour bien paraître
Fort et très sûr de lui.
Mais n'est pas à la fête !

Il aimerait sans doute
Être réconforté
D'un kawa bien tassé.
Il passe le relais.

Enfance II

Le **l**, comme le h
A son histoire d'ailes.
Il attend patiemment
Qu'un omnibus le hèle.

Mais ce qu'il ne sait pas
C'est que pour aller loin
Il ne faut rêver d'elle...
Il passe le relais.

« Non, mon **m** ne m'a pas
Encore dit s'il m'aime !
Aussi je reste là
À regarder s'il sème

Parmi les pétunias
Une rose rebelle. »
Mais sans presser le pas
Il passe le relais.

« Or moi, je ne veux pas
Dit le **n** décidé
Et ce pour rien au monde
M'en laisser raconter ! »

Mais il est obligé
- « Sire, ne vous déplaît... » -
De faire un geste. Aussi
Il passe le relais.

« Oh, dit le **o** sévère
Qui voulait rêvasser :
Moi, j'admire l'accent
Circonflexe et racé. »

Mais sans chapeau chinois
Le o ne peut compter

Enfance II

Par ses vers nous charmer :
Il passe le relais.

« Peut-être m'en irais-je
Un jour, par les grands prés ? »
Dit le **p**, ce poète...
« Ou peut-être un été

Reviendrai-je pour paître
Vers mes tendres années ? »
Mais il reste indécis :
Il passe le relais.

« Que me veux-tu ? » dis le
Grand **q** qui n'aime guère
Qu'on traîne trop souvent
Dans ses parages verts.

« Que cela est pénible
De vivre en se cachant.
Moi qui n'aime pas rire
Je passe le relais. »

Râblé et potelé
Le **r** est, je le crois
Coureur invétéré.
Va-t-il nous le prouver ?

Compétiteur hors pairs
Sa discipline exige
Qu'il aille s'entraîner.
Il passe le relais.

Le **s** est sibyllin.
Il siffle par les prés.
Et s'insinue, vaurien
Plus loin que la ramée

Enfance II

Pour dénicher aux arbres
La plus tendre couvée.
Qui l'aura dénoncé ?
Il passe le relais.

Le **t** est typographe :
C'est un mot désuet.
Mais dont il est très fier
Ce fieffé polygraphe.

Mais s'il est tatillon.
S'il soigne son paraphe
Il fuit les usuriers !
Il passe le relais.

« Ubiquité » est la
Devise du grand **u**
Qui navigue toujours
Parmi us et coutumes.

Et puis, comme il regrette
Déjà son grand ami !
« Où es-tu ? » lui crie-t-il.
Il passe le relais.

Vers le grand **v**, le vert
Se dirige à pas lent.
Lui offre à sa manière
Une pincée de vent.

Mais qu'attendre d'un vieil
Artiste enrubanné ?
Ce grand velléitaire
Passera le relais...

« Wapiti-wapata »
Dit la squaw improbable

Enfance II

Qui déambule, là
Dans cette histoire instable.

Car c'est bien le **v double**
Qui est le plus timide.
Il se perd à jamais...
Il passe le relais.

Le **x**, un peu xylo-
(-phage, ou -phile, ou bien -phone)
Tient la croix de l'espoir
Tant qu'il n'est pas aphone.

Mais dans le dictaphone
Pas une place pour
Son penchant musical :
Il passe le relais.

Le **i grec** est savant :
Il affirme son style.
Depuis longtemps déjà
Il entre aux péristyles.

Il embellit le verbe
Systématiquement.
Mais comme il est ronflant
Il passe le relais.

Le **z**, ce grand zèbre
Dépose élégamment
Sa zébrure d'orage
Dans le ciel, au levant.

C'est un peu étonné
Qu'il reçoit le témoin :
Que va-t-il donc en faire ?
Personne ne le sait.

Enfance II

Ce qui est important
C'est qu'un grand mouvement
Sur la page est lancé.
Car tous se sont unis.

Eux tous si différents
- mais tous équivalents -
Ensemble ont composé
Ce parfait alphabet.

Puis se sont rassemblés :
Voyelles et consonnes.
Se sont mis à danser
Dans une farandole.

Quand se sont assemblés
Tout un langage est né.
À vous de faire vivre
Ce menuet des mots

Qui par leur volonté
Comme un chant qui résonne
(ici plus qu'en personne)
Tourne en vous désormais !

Car regardez vos mains :
C'est bien vous, je le sais
Et pour toujours, il semble
Qui avez le relais !

1077- Le parfait alphabet - à l'usage exclusif des enfants
par lequel ils apprendront la genèse particulière
de la grande famille des mots - (232)

Enfance II

Lexique commenté

abécédaire : ce mot évoque la collection des lettres a-b-c-d... etc. qui forment notre alphabet en français. Par extension, ce mot a été créé pour désigner de petits livres, souvent illustrés, qui décrivent ces lettres aux enfants, afin de les aider à mieux les apprendre - on dit aussi « mémoriser » -, tout en leur faisant découvrir leurs multiples utilisations. Ton « Parfait alphabet » est donc, en quelque sorte et lui aussi, un abécédaire ; mais il utilise - ce qui n'est pas courant - les sonorités comme moyen mnémotechnique (on dit aussi : technique de la mémoire).

alphabet : dans le mot alphabet, il y a *alpha*, qui désigne la première lettre de l'ancien alphabet grec (d'ailleurs, pour marquer le début et la fin de quelque chose - un raisonnement compliqué par exemple -, on dit encore de nos jours : « c'est l'alpha et l'oméga » (dernière lettre de l'alphabet grec)). Comme dans abécédaire, la liaison avec la forme terminale en -et se fait par l'intermédiaire d'un b, ce qui évoque le début de la déclinaison a-b-c-d... qui compose, elle aussi, l'alphabet grec ; car la deuxième lettre de cet alphabet ancien s'appelle *bêta* ; - mais précisons tout de suite que ce nom n'a rien à voir avec son homonyme - mot produisant le même son - actuel, qui signifie « benêt », en désignant une personne un peu stupide.

anaconda : gros et grand serpent d'Amérique du sud. Comme tu pourrais t'en douter, ce mot n'est donc pas d'origine française, ni même latine. Mais ce qui est étonnant, c'est qu'on suppose que ce terme, apparu dans la langue espagnole vers 1845, soit d'origine cingalaise : c'est-à-dire provenant des habitants bouddhistes de l'île de Ceylan, en plein océan indien ! On imagine que ce sont les anglais qui auraient d'abord propagé ce nom chez les indiens d'Amérique. Dans notre poème, c'est la position lovée du serpent qui est assimilée à la graphie (ce qui signifie « façon d'écrire ») de la lettre a.

Enfance II

aphone : les grandes personnes diraient : mot formé du privatif en *a-* et du suffixe en *-phone*, qui veut dire « son, voix ». Être *a-phone*, c'est donc n'avoir plus de voix. Cet inconvénient est souvent momentané. Mais s'il t'arrive, un jour, de perdre la voix de manière durable, tu seras peut-être amené à consulter un phoniatre, qui est un médecin spécialiste de la voix. Le plus important, cependant, pour un écrivain, est de ne jamais perdre sa « voix intérieure » : locution qui désigne, de façon imagée, son inspiration (c'est-à-dire le souffle qui anime son imagination).

bedonnant : aujourd'hui encore, les belges, pour désigner le ventre, parle volontiers de « bedon ». Ce terme provenant de l'ancien français s'applique surtout à un ventre rebondi. Il est fort à parier que l'affection que portent les belges à ce terme est proportionnelle à celle qu'ils portent aussi à la bière, puisqu'il est connu que les grands buveurs de cette boisson calorique - c'est-à-dire très nourrissante - sont généralement des personnes qui présentent « un fort embonpoint » (locution qui, à l'origine, signifiait « être en bonne santé » ; tandis que ce mot désigne plutôt, de nos jours, un surpoids. C'est dans ce dernier sens que le mot *bedonnant* est encore utilisé en français moderne).

bile : la bile est une substance visqueuse, âcre et très amère, qui est sécrétée (dans le sens de « fabriquée ») par le foie. Elle entre pour une large part dans le processus de la digestion. Cependant, lorsque sa production est mal régulée par l'organisme, il arrive que ces désordres agissent sur l'humeur des individus. C'est pourquoi les anciens, qui avaient remarqué le phénomène (souvent lié à un teint jaunâtre que prend la peau), le désignèrent par l'expression « se faire de la bile ». On dit aussi, dans une expression équivalente, « se faire du mauvais sang ».

cédille : en espagnol, *cedilla* veut dire littéralement (c'est-à-dire : en traduction mot pour mot) petit *c*. En français, cela désigne le petit *c* retourné que l'on ajoute - comme dans le mot « français », justement ! - sous le *c* normal, pour en changer l'accentuation devant une voyelle dure : un « *a* », un « *o* », ou un « *u* ». Il ne se prononce plus, alors, comme un « *k* », mais plutôt comme un « *s* ». Ainsi, lorsque tu écris un *c-cédille*, rappelle-toi que cela veut dire « petit ». Et veille à ce que ta *cédille* soit bien d'une plus petite taille que le « *c* » lui-même. Ainsi, ton écriture paraîtra plus appliquée, et par conséquent plus esthétique - c'est-à-dire plus jolie à regarder -.

Enfance II

circonflexe : se dit d'un accent en forme de chapeau chinois - pour ma part, je préfère évoquer la forme d'une petite vague - que l'on met au-dessus d'une voyelle pour en affirmer le son, ou bien en allonger la prononciation. L'exemple le plus courant, en poésie, est l'emploi du « ô » vocatif - qui interpelle -. Cette interjection, ou interpellation, est utilisée pour traduire (c'est-à-dire pour exprimer) un vif sentiment de joie ou une douleur morale intense. Certains mots s'écrivent toujours avec un accent circonflexe : tel âpre, qui signifie « rugueux au goût ». Il se prononce donc avec un « a » plus sourd et plus allongé à la fois.

consonne : les consonnes sont le complément indispensable des voyelles. En fait, les lettres dites consonnes sont comme le ciment, les liaisons du langage. La décomposition de ce mot fait apparaître le verbe sonner, pris dans le sens de « faire résonner », et le préfixe en *con-* qui signifie avec. Elles représentent les bruits sourds du langage parlé : ceux qui sont un peu comme les accompagnements, en arrière-plan d'une musique, tels qu'en produisent les guitares basses ou les batteries dans un orchestre. On dit aussi que sans les consonnes, les voyelles ne pourraient pas « chanter ».

coquin : aujourd'hui, on ne retient plus du mot coquin que le sens très diminué de « malicieux » ou de « gentiment farceur ». Pourtant, à l'origine - c'est-à-dire vers le XI^e siècle -, son sens était tout autre. Aussi étrange que cela puisse paraître, coquin signifiait « gueux » : c'est-à-dire une personne qui portait des guenilles ou des vêtements déchirés. Comment expliquer cette origine - ou étymologie - ? Tu auras remarqué que coquin est formé à partir de la racine coq. Il est probable qu'un gueux, dans l'esprit populaire de l'époque, s'apparentait à un coq (animal emblématique de la basse-cour) par ses pieds tout boueux et crottés.

couvée : une couvée désigne la totalité des œufs pondus en une seule fois par un oiseau, après la saison des amours, et qui seront couvés (c'est-à-dire tenus au chaud jusqu'à leur éclosion) ensemble. Par extension, ce terme désigne aussi les petits qui en éclosent. Les oisillons issus d'une couvée sont donc, à proprement parler, des frères et des sœurs. Dans notre poème, si le « s » semble intéressé par la couvée, c'est que sa graphie évoque la silhouette d'un serpent, et l'on sait que certains d'entre eux aiment en effet avaler des œufs entiers pour leur repas.

Enfance II

déambuler : verbe qui signifie errer, se promener, marcher sans but précis. Ce mot vient du latin *deambulare*, dont il est la transcription quasiment exacte en français. On pourrait donc croire que ce verbe, dont on trouve la trace dans des textes français de la fin du XVe siècle, a toujours existé dans notre vocabulaire. Et bien non ! Ce terme disparaît durant quatre siècles des dictionnaires. Il sera sorti de l'oubli par l'intermédiaire de quelques auteurs contemporains, lorsque ceux-ci chercheront à étoffer leur vocabulaire à l'aide de mots nouveaux ou de termes tombés en désuétude (voir la signification du mot « désuet »).

débonnaire : cet adjectif signifie « qui possède une bonté poussée à l'extrême ». Ce mot est très ancien et viendrait de « de bon air », c'est-à-dire qui présente une attitude avenante et courtoise, et non pas agressive ou hargneuse. « De bon air » signifiait aussi « de bonne race » : c'est-à-dire que ce terme s'appliquait en priorité aux personnes nobles et de bonne naissance. Ce terme s'est, par la suite, affadi (c'est-à-dire qu'il a perdu de son sens initial) lorsque la noblesse a disparu, puisqu'aujourd'hui il désigne une personne plutôt d'humeur constante, voire insouciant. D'où l'on découvre que même les mots peuvent avoir une histoire.

désuet : caractère de ce qui est tombé en désuétude, c'est-à-dire dans l'abandon et dans l'oubli - ou qui tend à le devenir, étant de moins en moins usité (ou utilisé) -. C'est le cas des mots qui transcrivent une activité de l'homme qui disparaît elle aussi, du fait du progrès des techniques. Le typographe (voir ce mot) en est un exemple caractéristique. Souvent, cependant, on aime certains mots pour la raison, justement, qu'ils ne se rencontrent plus beaucoup, ou seulement très rarement ; ce qui contribue à créer un décalage de sens intéressant avec notre monde actuel. En effet, les mots désuets présentent généralement à l'oreille une sonorité particulière, un peu onctueuse.

devise : le terme de devise est très ancien, car il est l'un des fondements sur lesquels ont reposé, au moyen-âge, la féodalité et la chevalerie. Les familles dominantes qui détenaient le pouvoir disposaient de signes distinctifs, tels que les écus et les armoiries. Une courte phrase les accompagnait, qui devenait un mot d'ordre fédérateur. « Montjoie-Saint-Denis ! » est l'une des devises les plus célèbres, qui attestait du dévouement et de la fidélité au roi de France. Aujourd'hui, ce mot désigne une parole emblématique qui exprime, pour

Enfance II

un individu donné, sa règle de vie personnelle. Pris dans un autre sens encore, ce mot désigne la monnaie qui représente un pays !

dictaphone : se dit d'un petit appareil (il tient généralement dans le creux de la main) qui enregistre, sous la dictée de la parole, un texte ou une idée que l'on veut conserver, en vue de les mettre en forme ultérieurement sur le papier. Il est donc formé du mot « dictée » et de la racine *-phone* (voir le terme aphone). Les médecins ou les chefs d'entreprise ont pris parfois l'habitude d'avoir recours à ce petit appareil pour transmettre leurs notes à leur secrétaire. Parfois, cette sorte de petit magnétophone fut un allier très utile pour certains écrivains qui ne voulaient pas perdre le fil de leurs pensées, le temps de les transcrire sur le papier.

dictionnaire : c'est, comme tu le sais sans doute, un gros recueil de mots, rangés le plus souvent et par pure commodité dans l'ordre alphabétique. Ce livre donne, pour chacun d'entre eux, la ou les définitions les concernant, et des exemples de leurs principaux emplois. Ce mot a été formé à partir du latin *dictio*, dont la signification première est « action de dire ». Cela souligne à quel point un dictionnaire représente la clé du langage. Avant le XVI^e siècle, on appelait un dictionnaire *Thesaurus* : c'est un mot qui peut paraître aujourd'hui savant, mais que j'apprécie tout particulièrement pour sa sonorité latine.

discipline : voici le cas d'un mot à sens multiples ou étagés. Suivant le contexte, on saura discerner s'il est fait mention soit d'une famille des arts ou des sciences ; soit d'un exercice particulier dans un sport (comme c'est le cas ici) ; soit de la rigueur à laquelle on s'astreint pour parvenir à l'excellence dans son domaine ; ou bien encore, des règles d'obéissance que l'on (s')impose pour parvenir à une bonne conduite en collectivité. Mais alors, qui saurait expliquer pourquoi, au Xe siècle, ce mot signifiait « punition », « ravage », ou « douleur » ? Tout simplement parce qu'en bas latin, *disciplina* désignait un fouet avec lequel on se punissait soi-même en se flagellant (signifiant « se fouetter par autopunition »). Drôles de mœurs en ces temps-là, en vérité !

échafaudage : assemblage temporaire destiné à édifier ou à entretenir un bâtiment plus durable. Faits de bois, à l'origine (ou de bambous en Asie), ils sont aujourd'hui en aluminium, métal léger et très résistant.

Enfance II

Bien qu'on en retrouve la trace depuis l'antiquité, le verbe échafauder est antérieur à celui d'échafaudage ; fait qui n'est pas vraiment logique puisque, d'ordinaire, on désigne la chose - le nom - avant de désigner l'action qui en découle... Ceci s'explique parce que leur origine commune est échafaud : qui est une sorte d'estrade posée sur des tréteaux. L'échafaud était la tribune que l'on construisait pour exécuter, c'est-à-dire pour donner la mort en places publiques, les condamnés. Il reste donc synonyme de guillotine.

écheveau : consiste en un assemblage de fils (dits aussi échevettes) replié à plat et liés entre eux par un tiers fil. Pourquoi son étymologie nous demeure-t-elle encore obscure ? Il semblerait que ce soit une évolution du mot *scabellum* (« tabouret » en latin) : est-ce par assimilation à la forme d'un tabouret ? Ou bien parce que les tisserands avaient l'habitude de ramasser les chutes de fils qui s'entassaient au pied de leurs tabourets de travail ? Quoi qu'il en soit, au sens figuré (c'est-à-dire imagé), démêler l'écheveau signifie : « défaire une situation complexe, un état qui semble inextricable ». À l'origine, un écheveau ne devait donc pas évoquer une pelote de fils bien ordonnée.

équivalent : on retrouve là encore le latin, avec le préfixe en *equi-*, devenu par l'intermédiaire du bas latin *oequi-*, qui veut dire « égal » (tu remarqueras que je ne mets pas d'accent sur le « e » d' *equi*, car en latin, la lettre « e » ne produisait qu'un son unique : l'équivalent - justement - à notre « é » actuel). Cet adjectif désigne deux entités qui, bien que distinctes, ont strictement la même valeur. Les synonymes, par exemple, sont des termes équivalents ; ils signifient donc strictement la même chose. Deux parcours différents peuvent présenter des distances équivalentes. On peut aussi donner, en contrepartie de quelque chose, son équivalent (en argent par exemple), puisque l'adjectif dit qualificatif est aussi devenu un nom.

escargot : ce mot-là nous rappelle que le français n'a pas toujours été une langue unifiée. Et qu'il a donc, par conséquent, emprunté aux différents dialectes régionaux, dont le plus répandu était la langue d'oc. Je me régale particulièrement des sonorités successives prises par ce mot. Au début, il y avait l'ancien provençal *caragou*. Sous l'influence du mot *scaraboeus*, qui donnera plus tard « scarabée », il a ensuite dérivé en *escaragol*. Pour devenir enfin notre fameux escargot. Tout cela ne manque pas de truculence, ne crois-tu pas ? Enfin, l'élevage des

Enfance II

escargots s'appelle l'héliciculture ; ce qui doit faire référence à la coquille « en hélice », ou « hélicoïdale », de notre fameux gastéropode.

étymologie : tu as déjà vu (ou verras plus loin) ce mot ; le suffixe en *-logie* t'indique qu'il s'applique à une discipline ou à une science en tant que telle. Ce fut à l'origine le titre d'un ouvrage datant de 1160, *Etymologia*, d'après un terme emprunté au grec *etumos*, qui veut dire « vrai ». Comme il désigne la science de la filiation des mots, il s'agit donc de retracer le sens véritable, c'est-à-dire déterminé par son ascendance exacte, de notre vocabulaire, puisque *logos* veut dire aussi « sens » en grec. Le fait de se référer à la racine la plus ancienne d'un mot, comme tu l'auras compris, nous garantit de découvrir son vrai parcours, ou de mieux mesurer les aléas qu'il aura dû subir au cours de son histoire.

farandole : on retrouve ici notre chère langue provençale ; et plus particulièrement l'extrême sud-est de la France. La farandole était une danse populaire qui se pratiquait dans le comté de Nice. C'était une sorte de course rythmée, exécutée à pas rapides et alternés de sautilllements, sur un air vif et joyeux - un *allegro* - par une file de danseur se tenant par la main. La personne qui conduisait la chaîne tenait dans la main une hallebarde (sorte de grande lance) décorée de rubans colorés. Quand on fait la farandole, de nos jours, on conserve cette idée d'une file indienne joyeuse, mais improvisée ; d'un cortège dansant, souvent spontané et un peu déluré (ou « bon enfant »).

fieffé : adjectif qui qualifie une personne présentant un défaut ou un vice caractéristique. Un coquin (mot déjà cité), un ivrogne, un menteur peuvent être qualifiés de fieffés, si leur défaut dépasse leur capacité à en contrôler les effets. Mais quel rapport, alors, avec le mot fief qui, au Moyen-âge, désignait un domaine concédé par un seigneur à son vassal ? Tout simplement parce que certains de ces vassaux, sous le couvert d'exercer la justice dite banale (c'est-à-dire donnée par le droit de la terre), avaient acquis la réputation d'outrepasser (ou de dépasser) leurs droits légitimes, tout en s'encanaillant eux-mêmes sans limite.

filou : mot qui s'applique à un voleur qui agit avec ruse, adresse, ou qui triche au jeu. Parmi ses synonymes, qui sont multiples, on compte toute une série de mots, tous plus chatoyants les uns que les autres, tels que : escroc, aigrefin ou estampeur. Comme ce dernier terme, filou provient directement d'un nom de métier, en l'occurrence les fileurs,

Enfance II

dont on peut supposer qu'ils devaient avoir généralement très mauvaise réputation. Qu'elle soit surfaite ou avérée, cela montre qu'il faut se méfier de l'image que l'on donne à autrui et des préjugés qui peuvent en découler, car ils ont parfois la vie dure, au point d'entrer peu à peu dans le langage courant.

genèse : la Genèse, avec un G majuscule, est un nom propre. Dérivé d'un mot grec, c'est le nom qui fut donné au premier livre de l'Ancien Testament, dans lequel est contenu le récit hébraïque - ou juif des origines -, de tradition orale, de la création divine du monde. Au XVI^e siècle, *genesí* a pris le sens de « naissance », puis de « création » au sens large. Il s'agit donc d'un glissement du sens particulier d'un nom propre vers un nom commun, à la portée plus générale. On parle de genèse dans le sens de lente élaboration, de formation longue et difficile, comme pour l'histoire de la création d'une œuvre ou d'un livre par exemple - et non plus uniquement de l'essence divine de l'univers -.

hameçon : ce qui est amusant, avec le mot hameçon, c'est qu'il contient le fameux c-cédille dont nous parlions plus haut, qui évoque graphiquement la forme du petit crochet avec lequel l'homme a appris, depuis les temps néolithiques, à pêcher le poison. Faut-il y voir un effet du hasard ? Moi, je ne crois pas du tout aux effets du hasard. Il me semble plutôt que les mots ont été créés à partir d'éléments évocateurs distinctifs, qu'ils soient sonores ou visuels ; et quoi de plus efficace, en somme, que de faire voir par la graphie - qui est l'art d'écrire les lettres ou de tracer les mots - l'objet auquel on fait référence ?

hardi petit ! : interjection servant à encourager, à donner de la vaillance, à aider à aller de l'avant, avec l'idée que les forces de l'intéressé vont s'endurcir face à l'œuvre à accomplir. En fait, il existait en ancien français un verbe « hardir », qui signifiait rendre dur, durcir, et que l'on retrouve dans l'allemand moderne *härten*. On utilise encore cette expression lorsqu'on estime que ladite personne n'est pas suffisamment téméraire ou aventureuse, ou que l'épreuve n'est pas aussi insurmontable que ce qu'elle semble croire. Mais quelqu'un de trop hardi est aussi synonyme d'« effronté » ou d'« insolent ». Tout est donc, ici comme pour toute chose dans la vie, une question de mesure.

hirondelle : ce petit oiseau noir au poitrail blanc est le véritable emblème de la belle saison (fait qui est mis en évidence dans le dicton

Enfance II

« une hirondelle ne fait pas le printemps »), car c'est un oiseau migrateur. Pourtant, le mot hirondelle est d'origine très ancienne, puisque s'il nous a été transmis par l'intermédiaire du latin *hirundo*, il pourrait être bâti sur la racine celtique *-hir-*, que l'on retrouve dans *menhir* (pierre longue ou dressée) ou *kerhir* (qui désigne la maison longue des celtes de Bretagne, généralement en pierre). Mon propre nom de famille, Hiron, est un diminutif - une version raccourcie - du mot Hirondelle (qui désignait donc un oiseau fin ou long, du fait de ses ailes effilées), et est attesté en Bretagne depuis le XIIe siècle.

imbécile : soyez honnête : qui n'utilise pas de nos jours, et parfois à tort et à travers, le nom d'imbécile comme « nom d'oiseau » (ce qui évoque, en terme châtié, une injure) ? Dans le langage populaire, imbécile est effectivement devenu une injure. Mais à l'origine, il désignait, médicalement parlant, une personne d'un âge mental très arriéré, que l'on situe entre l'idiot (âge mental estimé à 2 ans) et le débile (âge mental estimé à 7 ans). On en atténue parfois la portée en disant « c'est un tendre imbécile » pour évoquer un doux rêveur. Pourtant, cela désigne bel et bien un grave manque des facultés de discernement intellectuel. Alors, s'il vous plaît, ce mot n'est à n'employer qu'avec une extrême modération.

invétéré : à ne pas confondre avec invertébré (qui n'a pas de vertèbres, autrement dit : pas de squelette). Cet adjectif qualifie une chose, un être ou un état de fait qui est tel depuis longtemps. En fait, plus anciennement, il ne s'appliquait qu'à un défaut, quelque chose qui est déjà établie, mais va en s'aggravant. Il existait même un verbe s'invétérer, qui ne s'utilise plus qu'exceptionnellement de nos jours, et qui signifie : qui se fortifie (en mal), et donc qui empire avec le temps. C'est ce qu'on appelle, dans le dictionnaire, un terme vieilli (tu rencontreras parfois, dans les dictionnaires, la mention Vx) ou littéraire (indiqué par la mention *Littér.*).

kaki : le mot kaki a deux origines distinctes, suivant le sens qu'on veut lui donner. Venant du Japon, il désigne un arbre fruitier, le plaqueminer, dont les fruits sont appelés kakis. Ces fruits sont jaunes à orangés et ont l'aspect d'une grosse tomate. Il n'y a donc pas de rapport direct avec la couleur kaki. Dans ce second cas, le mot vient de l'hindoustani (qui est l'un des très nombreux dialectes de l'Inde) et signifie littéralement : couleur de poussière. Il s'agit alors de nommer une

Enfance II

couleur indéfinissable, qui oscille entre le vert, le jaune et le brun, et dont on se sert habituellement comme teinte neutre et peu visible pour se fondre dans un environnement naturel.

kawa : avec ce mot, nous continuons à voyager. Et plus précisément dans le sud-ouest de la Polynésie, puisque le *kawa* (qu'on écrit aussi *kava*) y représente une variété - on dit aussi une espèce - de poivrier. Les polynésiens utilisent encore les racines de ce petit arbuste pour confectionner une boisson fermentée et enivrante, qui porte elle aussi le nom de *kawa*. Aussi, lorsque l'on demande à son barman : « Donne-moi un *kawa* » pour désigner un café, il y a méprise sur le sens initial du mot, puisque ce dernier est d'origine arabe (*gahwa*), avant d'avoir transité par la langue turque (*kahvé*), car ce peuple est, depuis fort longtemps déjà, grand amateur et un importateur avisé de café.

langage : on aborde ici le cœur de notre problème : qu'est-ce que le langage ? Et surtout, quel est son rôle ? La définition du dictionnaire est sans appel : « Fonction d'expression de la pensée et de communication entre les hommes. » Le langage est donc d'abord parlé, et j'aime l'image qui consiste à appeler la parole « le verbe ». Tout est dit, y compris l'origine divine, à la fois obscure et sacrée, de la pensée, qui s'exprime à travers les mots. Mais le langage est aussi cristallisé par l'écrit : et l'on parle alors de langue, de linguistique. Ainsi, une langue est-elle tiraillée entre sa convention - ou règle d'utilisation -, qui est garante de son identité, et son désir d'évoluer avec les hommes qui la pratiquent.

menuet : le menuet est une danse qui ne se pratique plus guère de nos jours, mais qui eut son heure de gloire à la cours du roi Louis XIV. Le mot tire son origine de menu, par le verbe latin *minuere*, qui veut dire « diminuer », parce qu'on le dansait à pas courts. J'aime à penser que le mot menuet est désuet (voir cet autre mot). Mais il présente aussi un prolongement fort étonnant. Un menuet est le nom qui désignait *de facto* - c'est-à-dire « de fait » - la musique qui accompagnait cette danse. Très codifiée dès à l'origine, cette musique, lorsque la danse s'est perdue, a trouvé son prolongement dans la sonate, dont elle forme désormais le cœur - ou plus exactement, le troisième mouvement -.

néologisme : mot formé de *néo-*, qui signifie nouveau, et de *-logisme*, qui vient du mot grec « langage » (en désignant aussi les mots qui constituent ce langage). Un néologisme est donc un mot nouveau créé

Enfance II

de toute pièce pour une utilisation particulière et novatrice. Les poètes, pour lesquels le langage - pourtant déjà très vaste - est un champ de découvertes immense, autant que d'investigations permanentes, sont friands de néologismes. Mais si tu veux créer un mot, il devra contenir des racines linguistiques connues et facilement identifiables par ton lecteur, afin que son sens reste immédiatement compréhensible par tous tes auditeurs.

omnibus : la terminaison en *-us*, désormais rare en français, t'indique que ce terme est calqué sur une forme latine. En latin, *omni* signifiait tout ou tous, et *omnibus* pour tous. Le premier emploi de ce terme, (re)créé de toute pièce au début du XIXe siècle, désignait une voiture publique, d'abord à cheval, puis à moteur, qui desservait plusieurs quartiers d'une ville. Comme mon texte présente des cotés désuet (voir ce mot) ou pittoresques, c'est ce premier sens que j'ai employé. Par la suite, on l'a utilisé pour désigner des moyens de locomotion qui desservent toutes les stations situées le long d'une ligne de transport public, particulièrement de chemin de fer.

onomatopée : mot créé pour suggérer, par imitation sonore, la chose dénommée. La bande dessinée a été, depuis sa création, une grande utilisatrice de mots tels que « vroum, crac, pif, boum » dans les cases de nos personnages préférés. Ces mots permettent de susciter un univers phonique - c'est-à-dire constitué de sons - immédiatement perceptible. Mais une onomatopée (mot féminin) existe depuis le XVIe siècle et possède même un équivalent en grec ancien. On pense moins spontanément que des termes tels que « gazouillis », « roucoulement », « glougloutement » ou « vrombissement » ont été créés en leur temps par une imitation du bruit que l'on cherchait à désigner.

orphelin : nom ou adjectif désignant un enfant qui a perdu ses deux parents ; puis, par extension, seulement son père ou sa mère. Sa première apparition, dans la langue française, date de 1150 environ, sous le vocable *orfanin*, lui-même issu du latin ecclésiastique *orphanus*. Mais il faudra quand même attendre 1861 pour voir apparaître le mot (et donc le concept) d'orphelinat, lieu où la société prend en charge l'éducation des orphelins. Au sens figuré, comme dans notre poème, on dit qu'une chose est orpheline lorsqu'elle ne peut se concevoir sans un complément indispensable à son fonctionnement (une voiture orpheline de ses roues, par exemple).

Enfance II

paraphe : désigne un trait ou embellissement graphique que l'on ajoutait à un nom propre pour le distinguer du reste d'un texte. En fait, le paraphe est l'ancêtre de la signature. Mais ce terme désigne aussi une marque écrite en abrégé, souvent constituée des initiales du nom, et qui permet d'authentifier, sur un acte juridique, une annotation ou un retrait volontaire. Là encore, on observe un glissement difficile à expliquer, puisque paraphe (qui peut aussi s'écrire parafe) est une altération obscure du mot paragraphe. Dans le poème, le paraphe caractérise ce qui est écrit - donc l'écriture - face à l'imprimerie, sans vouloir prétendre que l'une serait plus noble que l'autre.

péristyle : du latin *peri-*, qui veut dire autour, et de *-style*, qui est un faux ami, puisqu'il désigne une colonne ou une suite de colonnes. Il s'agissait donc d'une colonnade couverte entourant une cour intérieure, dans les maisons privées - ou *domus* - des patriciens ou aristocrates romains. Dans sa forme, c'est un peu l'ancêtre du cloître, et il joue le même rôle de lieu de repos collectif et d'intimité familiale ; chacun de ces lieux fermés comporte, dès à l'origine, un point d'eau : dans la *domus*, un bassin destiné à recevoir les eaux de pluies - dénommé *impluvium* - ; et dans le cloître, un puits. Par extension, se dit aussi d'une colonnade extérieure à un monument, comme le péristyle du Parthénon, temple grec le plus connu d'Athènes.

pétunia : sais-tu ce qu'était le « pétun » ? Moi-même, il m'a fallu faire quelques recherches pour le découvrir. Il s'agit du nom que donnait les indiens des côtes du Brésil au tabac. À partir de ce vocable, on a d'abord fabriqué le nom de Pétunie, puis Pétunia, pour désigner cette plante ornementale qui donne des fleurs blanches, roses ou violettes. Bien que les formes actuelles de ces deux plantes aient beaucoup évoluées, du fait de nombreux croisements et améliorations successives apportées par l'art d'élever les plantes - appelé horticulture -, les plants initiaux du pétunia et du tabac étaient donc, à l'origine, deux variétés végétales très proches l'une de l'autre.

polygraphe : un sens apparent peut parfois se révéler trompeur. Si on joue au jeu du simple décodage, on pourrait penser qu'un *poly-graphe* est une personne qui possède plusieurs façons d'écrire, ou qui écrit dans plusieurs langues différentes - surtout si on le rapproche du terme de polyglotte (qui parle plusieurs langues) -. Hé bien, non ! Un

Enfance II

polygraphe désigne en réalité un auteur capable d'écrire sur des sujets hétéroclites. Denis Diderot, écrivain qui fonda l'Encyclopédie à l'époque des Lumières (nom donné à la période d'essor intellectuel qui précéda la Révolution industrielle), fut le premier polygraphe moderne, et son exemple donna naissance au journalisme scientifique.

potelé : cet adjectif provient de l'ancien français *pote*, qui voulait dire gros. Il qualifie un être ou les parties d'un corps qui a des formes rondes et pleines (un bras potelé, par exemple). Ce terme n'est plus très couramment usité, mis à part dans les textes littéraires et descriptifs. Mais il est bon de préciser, puisqu'il existe aussi une locution populaire plus récente, « mon pote », qu'il n'y a pas de rapport direct entre l'ancien et le nouveau mot *pote* (qui ne signifie donc pas, étymologiquement parlant, mon gros). Le *pote* récent est un diminutif familier, créé à Paris vers 1900, à partir de l'ancien vocable *poteau*, pris ici dans le sens d'ami, de point d'attache : « c'est mon poteau ».

précipiter : comme c'est souvent le cas, c'est le terme créé le plus récemment qui doit te venir en priorité à l'esprit. La forme pronominale « se précipiter » signifie « agir rapidement », parfois de manière inconsidérée, c'est-à-dire sans réflexion préalable sur les conséquences de ses actes. Précipiter est plus ancien est veut dire « tomber la tête - *caput* - en avant - *proe* - ». C'est à partir de ce verbe que l'on a créé le nom précipice, que l'on donne à une vallée aux flancs abrupts. Ainsi, précipiter quelqu'un veut dire, littéralement, l'« envoyer dans le vide la tête la première ». Ce mot apparaît souvent dans les textes anciens, du temps où les mœurs violentes étaient courantes.

râblé : le râble est d'abord un outil plutôt fin et long servant à retirer, par ratissage, des matières en fusion. C'est l'image du râteau, par comparaison avec la morphologie des côtes venant se greffer sur la colonne vertébrale, qui a suscité l'appellation de râble, en anatomie, pour désigner la partie charnue (qui veut dire « bien pourvue en chairs ») qui s'étend sur tout le bas du dos. L'expression « ils nous sont tombés sur le râble » signifie « ils nous ont attaqués ». Râblé désigne, désormais, le caractère d'une personne qui possède un dos large et puissant et qui, souvent de petite taille, est le contraire d'une silhouette gracieuse et longiligne (élançée).

Enfance II

ramée : vient de l'ancien français *raim*, lui-même issu du latin *ramus*, qui veut dire branche. D'une manière vieillie (Vx.) ou littéraire (*Littér.*), ce terme désigne l'ensemble des branches feuillées (c'est-à-dire pourvues de nombreuses feuilles) d'un arbre. Cette image évoque, d'une manière symbolique, la forêt elle-même, dans ce qu'elle a de vivant et d'animé, puisqu'elle contient l'idée du bruissement du vent dans les feuillages. La ramée est donc un peu l'âme de la forêt. On peut aussi employer le mot rame pour désigner une branche au sens strict ; mais ce terme est devenu très rare de nos jours, sauf dans l'expression « ne pas en fiche une rame ».

redondant : adjectif qui exprime une abondance excessive dans le discours ou la pensée, ou le fait d'apporter une information déjà donnée précédemment, sans justifier d'une précision supplémentaire. Le caractère de ce qui est redondant dans un texte est souvent assimilé au verbiage. Mais cette idée s'applique aux caractères syntaxiques eux-mêmes, puisque les grammairiens n'hésitent pas à qualifier de redondante la finale en *-aux* des mots pluriels tels que « journaux » - le pluriel étant déjà exprimé par l'article les -. De plus, redondant est parfois pris au sens de redoublé : ainsi - ô ironie du sort ! - le son « d » est redondant dans le mot « redondant ».

relais : le mot relais, qui vient de relayer, est à l'origine un terme de vénerie, c'est-à-dire un terme technique de chasse à cours. Le relais désignait la meute de chien de chasse que l'on avait disposée sur le parcours supposé du gibier, pour prendre la suite des chiens fatigués. Dans le même esprit, ce terme s'est appliqué aux chevaux frais qui étaient entretenus sur le parcours des postes, dans des hostelleries appelées relais, depuis l'époque des messageries royales. Au sens figuré, prendre ou passer le relais exprime désormais l'idée de la continuité d'une action assurée par la transmission de sa charge, d'une personne à une autre.

ronflant : le sens premier de ronflant est celui du participe présent de ronfler, « qui ronfle ». Dans la formulation employée dans notre texte, il ne faut pas prendre ce mot « au pied de la lettre » - autre expression toute faite -. Il s'agit ici du sens dit figuré (qui évoque une image - ou figure -, ce qui en fait une comparaison). Ronflant se dit donc aussi d'une personne qui s'écoute parler. Peut-être, dans l'esprit des premiers utilisateurs de ce sens figuré, a-t-on fait un rapprochement entre « celui

Enfance II

qu'on ne peut arrêter de parler » et « celui qui ne peut s'arrêter de ronfler » ? Quoi qu'il en soit, dans les deux cas, ces personnes provoquent le cauchemar de leur entourage.

servile : au Moyen-âge, le serf est le paysan attaché à la terre du seigneur. C'est une personne totalement dépourvue de liberté et qui était assujettie aux travaux communs et aux redevances. D'où l'expression « taillable et corvéable à merci » - la taille étant le nom d'un impôt et la corvée, celui donné à l'obligation de participer aux travaux sur les terres appartenant en propre au seigneur -. Être servile, expression formée par une extension factice du mot (puisque n'existe plus de serf de nos jours), c'est montré un caractère de soumission avilissante et, plus généralement, être soumis à un modèle, au point de se montrer incapable d'initiative et d'originalité.

sibyllin : dans l'antiquité grecque, la Sibylle était une femme vivant recluse au fond d'une grotte et dont la seule fonction consistait à annoncer les oracles, c'est-à-dire à prévoir l'avenir. Cependant, ces paroles étaient souvent très obscures, consistant parfois en de simples cris ou hurlements. Ceux-ci devaient donc être interprétés, ou décryptés à partir de leur sens divinatoire, par la personne qui était venue l'interroger sur le sens de l'avenir. L'adjectif sibyllin désigne donc désormais des paroles dont le sens est volontairement caché sous une symbolique énigmatique, ou dont la portée n'est pas immédiatement accessible ou intelligible aux auditeurs.

Sire : le mot Sire descend de celui de seigneur. C'était le nom qu'utilisaient, en signe de respect, les croyants lorsqu'ils s'adressaient dans leurs prières au Seigneur (avec un grand S), c'est-à-dire à Dieu lui-même. Par analogie, c'est le titre que l'on donnait aux rois et à leurs puissants seigneurs lorsqu'on s'adressait à eux. Mais par désir d'élévation sociale, ce fut un titre dont, par la suite, s'affublèrent un certain nombre de grands bourgeois, dans l'entourage de la cour, lorsqu'ils se parlaient entre eux. Enfin, une connotation dépréciative s'est peu à peu installée, jusqu'à utiliser, pour parler d'un homme à la personnalité quelconque, l'expression : « c'est un triste sire. »

squaw : ce mot désigne la femme d'un indien d'Amérique du Nord, au sens marital du terme. Si ce mot, transmis par l'américain, n'apparaît que vers 1866 dans notre vocabulaire français, son origine

Enfance II

amérindienne est certainement ancestrale. Dans la société des indiens d'Amérique, le mariage ne pouvait être rompu que par la mort de l'un des deux conjoints. La femme mariée avait un rôle social très respecté, et si elle ne participait pas aux affaires publiques et à la guerre, c'est elle, en revanche, qui décidait de la conduite des affaires de la famille. Le mot contient cette notion de la noblesse et de la pugnacité des femmes indiennes.

tatillon : ce terme, qui sonne bien aux oreilles grâce à la répétition des deux lettres t (comme dans « tintinnabuler »), désigne une personne qui procède de manière exagérément minutieuse ; ou qui est très « à cheval » sur le règlement. Ce nom vient du verbe « tâter ». On peut donc penser qu'il a été inventé en référence aux personnels des péages anciens, que l'on rencontrait à l'entrée de chaque ville abritée par des remparts (ou ville franche) et que l'on appelait des octrois. Ces personnes, chargées de percevoir des redevances, ne se laissaient pas facilement corrompre et devaient régulièrement vérifier les déclarations des voyageurs en les fouillant « à mains nues ».

typographe : la typographie est née avec l'imprimerie elle-même. Ce mot est apparu lorsqu'on a cherché à rationaliser (du mot raison = organiser de manière logique) le métier de la reproduction mécanique des textes. Un typographe était le compositeur des planches de textes à reproduire. Ces matrices étaient réalisées à la main, à partir de petits caractères en plomb où chaque lettre était gravée en relief et à l'envers (ou en miroir), puis juxtaposés pour faire un mot. C'était un travail très fastidieux (c'est-à-dire exigeant et fatiguant), mais qui bénéficiait d'une très grande considération, peut-être parce qu'il s'agissait d'un moyen jugé un peu mystérieux de matérialiser la parole (et donc la pensée) ?

ubiquité : prononcer *ubicouité*, car ce mot vient directement du latin. On le retrouve dans la devise latine du Vatican, qui est « *Ubi et orbi* », ce qui signifie « ici et en tous lieux » - sous-entendu : partout au même instant -. En effet, il fut admis par les théologiens de la Renaissance que c'est la principale qualité de Dieu que d'être présent partout sur la terre à tout moment. On pourrait dire que ce don de se retrouver partout à la fois convient particulièrement bien à la lettre u, laquelle, en plus de sa propre sonorité, vient s'adosser à presque toutes les autres voyelles ou consonnes pour former des sons nouveaux tels que : au, eau, eu, ieu, ui, ou, oui, qui ou gui... On dit alors qu'elle se métamorphose.

Enfance II

us : ce mot ne s'utilise plus que dans l'expression « des us et coutumes ». Us est le terme ancien employé pour désigner un usage, quelque chose qui est éprouvé ou dont on avait l'habitude de se servir - en tous cas dans une région donnée -. Se désignaient plus particulièrement, par cette expression, les traditions locales, lesquelles étaient parfois très différentes d'une contrée à l'autre. Nous n'utilisons plus guère cette expression « us et coutumes » pour la bonne - ou plutôt la mauvaise - raison que les modes de vie ont eu tendance à s'uniformiser, et qu'on éprouve par conséquent de moins en moins le besoin de caractériser une activité par son origine régionale.

usurier : un usurier est un prêteur d'argent avec intérêt. Ce terme vient de l'usure, prise dans le sens « d'intérêt de l'argent prêté ». C'est d'ailleurs le sens premier, c'est-à-dire chronologiquement le plus ancien, du terme usure, alors que le langage courant n'a retenu que celui de « détérioration par un usage prolongé ». En poésie, qui est l'art du langage profond, voire subtil, on ne doit jamais négliger que certains mots sont parfois employés dans un sens moins usuel (c'est-à-dire qui se rencontre moins souvent). Et il ne faut donc pas hésiter à avoir recours à un dictionnaire lorsqu'on nourrit un doute sur le sens ou la portée exacte d'un terme, même quand on croit le connaître.

vaurien : le mot vaurien est moins usité (voir ci-dessus) de nos jours que celui de voyou, lequel s'applique à une personne de mauvaises mœurs ou à la mauvaise réputation. Pourtant, son étymologie est claire : il désignait une personne « qui ne vaut rien », tandis que voyou est une personne issue de la rue (d'après le préfixe *voie-* et un suffixe dépréciatif en *-ou*). Dès lors, il est facile de comprendre que le mot voyou, formé plus récemment, date de la Révolution industrielle, au moment où les villes se sont constituées, suite à la migration massive des pauvres gens fuyant les campagnes miséreuses. Ce fut le moment de la formation du « petit peuple », au sens moderne qu'il faut donner à ce terme.

velléitaire : dans velléitaire, on trouve la même racine que volonté. Mais il s'agirait plutôt de désigner, par ce terme, des volontés de peu de force, des désirs inaccomplis. Une personne velléitaire est donc bien une personne qui n'a que des désirs qu'elle ne met pas en pratique et qui n'aboutissent pas dans des actes concrets. Attention : ce terme est

Enfance II

souvent employé, de nos jours, à contresens (on dit, dans ce cas, qu'il est « galvaudé ») ; car on le rencontre régulièrement pour désigner une personne qui, au contraire, est hargneuse et arrogante. Il s'agit, ici, d'une interprétation erronée, mais qui a tendance à se généraliser.

vergogne : le petit Robert (qui est la référence des dictionnaires abrégés de la langue française et sur lequel je me suis souvent appuyé pour rédiger ces petites notices) m'explique que l'emploi ancien du mot vergogne équivalait à « ressentir de la honte ». Aujourd'hui, ce terme n'est plus guère utilisé que dans la formulation « sans vergogne » : c'est-à-dire faire quelque chose « sans pudeur ou sans scrupule ». Il prend donc alors, soit le sens d'« effronté » ; ou, pire encore, il désigne les actions d'une personne qui ne porte aucune attention aux conséquences potentielles que pourraient avoir pour autrui ses agissements. Il s'agit là d'un autre exemple du glissement progressif du sens d'un mot.

voyelle : au nombre de six - a, e, i, o, u, y : cette déclinaison te rappelle peut-être un poème célèbre ? -, les voyelles sont des lettres qui servent à transcrire les sons qui, dans le langage parlé, ont une forte résonance ou vibration vocale. Pour rendre hommage à ces lettres qu'on utilise soit isolément soit en association, le mot qui les désigne est un exemple rare d'une combinaison de trois **voyelles** successives. Et si l'on décompose bien ce mot, on y entendra successivement les sons **ou**, **a** et **i-é** qui, pourtant, n'y sont pas expressément transcrits. Comme quoi les hommes aiment à jouer avec les symboles !

w : peu présente en français, cette lettre n'est, dans les faits, utilisée que pour exprimer un son rare dans notre vocable, mais que l'on trouve dans des mots importés d'autres langues. Ce fut d'abord le cas pour des mots d'origine slave ou germanique, puis surtout anglaise - tel « wagon » -. Il y eut ensuite, toujours par l'intermédiaire de l'anglais, la transmission de quelques mots indiens ou aborigènes (voir la définition ci-dessous). Ce sont nos voisins les suisses, que l'on nomme aussi, avec délicatesse, les « helvètes », qui utilisent la locution inversée **v-double** pour désigner cette lettre. Il s'agit donc ici de l'emploi d'un helvétisme.

wapiti-wapata : voir onomatopée. Comme toutes les onomatopées, celle-ci ne signifie rien de précis en soi. C'est plutôt sa sonorité qui évoque un paysage mental particulier. Accolé au mot squaw (voir aussi ce mot), le

Enfance II

lecteur peut imaginer une sorte d'incantation des indiens d'Amérique. Qui dit incantation, dit aussi chant (car le côté musical de cette onomatopée est volontaire), mais aussi mystère. En effet, lorsque les indiens s'adressaient à leurs divinités, les autres hommes ne devaient pas pouvoir deviner le sens commun de ces paroles. Ainsi, avec seulement trois mots (ou vocables) qui entrent en résonance, il est possible de créer toute une évocation d'un univers lointain...

xylophage : ce dit d'insectes qui vivent dans le bois, parfois sur un cycle de sept années, en se nourrissant de ce matériau. Les insectes xylophages vivent principalement dans la partie morte des arbres, ou bien dans les bois de charpente. Mis à part la racine *xylo-* (bois pour les anciens grecs), le mot est composé du radical *-phage*, qui signifie littéralement « qui se nourrit de ». On le retrouve dans *anthropophage*, terme savant pour désigner les cannibales, c'est-à-dire les hommes qui se nourrissaient de la chair d'autres hommes (heureusement, ce phénomène ne se rencontre plus guère de nos jours !)

xylophile : ce mot n'existe pas dans le dictionnaire ! Ce qui veut dire que je l'ai créé de toute pièce : c'est donc un néologisme (voir ce terme). Celui-ci est formé de la racine en *xylo-*, provenant du grec ancien et qui désigne le bois en tant que matériau. Je lui ai ajouté le radical en *-phile*, qui vient aussi du grec ancien, et qui signifie littéralement « qui aime, qui est amateur de ». Ceci prouve qu'un néologisme n'est pas forcément un mot dénué de sens, mais seulement une construction du langage qui désigne une notion que, dans le langage quotidien, très peu de personnes avaient déjà éprouvé le besoin d'exprimer.

xylophone : c'est encore le mot bois qui est à l'origine de ce terme musical. Mais ici, c'est du bois lui-même que l'on extrait les lamelles de tailles variées sur lesquelles on tape avec des baguettes pour émettre des sons. Pour obtenir une ou plusieurs gammes complètes, il faut que ces lamelles soient soigneusement fabriquées, car chaque note possède une longueur d'onde sonore précise. Aujourd'hui, beaucoup de xylophones présentent des lames en métal, matériau qui résonne mieux que le bois. Cependant, la racine du mot (c'est-à-dire son origine linguistique) est restée inchangée, car le terme qui désigne l'instrument, pour sa part, ne s'est pas modifié avec la transformation du matériau.

Enfance II

y : cette lettre intrigue toujours par son nom un peu surprenant : pourquoi un *i* serait-il plus grec qu'un autre ? En fait, cette lettre a été introduite dans l'alphabet latin lorsque les auteurs romains ont commencé à traduire les textes grecs anciens, langue qui disposait d'un son sans équivalent en latin (le *upsilon*). C'est pourquoi tu peux être certain, lorsqu'un mot comporte un *y*, qu'il tire son origine du grec ancien, ou qu'il a été formé plus récemment à partir d'une racine empruntée à cette langue (voir les mots *xylophile* et *xylophone*).

zèbre, zébrure : le zèbre est un animal calme et tranquille des grandes plaines d'Afrique. C'est un ruminant sauvage d'une taille qui se situe entre l'âne et le cheval - un peu comme une mule chez nous -. Mais ce qui le caractérise vraiment, c'est sa robe rayée noire et blanche (à moins que ça ne soit l'inverse, personne n'a jamais su le déterminer réellement !). En tout cas, c'est cette caractéristique qui a donné son nom à une alternance de couleurs tranchées. Et tu remarqueras au passage comment l'accent grave de **zèbre** (mot court et sec) s'est transformé en un accent aigu lorsque le mot s'est allongé (**zébrure**), comme pour le rendre plus étiré et plus moelleux à prononcer.

*

*

*

Voyelles, un poème d'Arthur Rimbaud

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

Enfance II

U, cycles, vibrations divins des mers virides,
Paix des pâtes semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
- Ô l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! -.

Paris, 1872

Tout comme vient de le faire *Le parfait alphabet*, ce très célèbre sonnet du poète Arthur Rimbaud (il a tout juste 18 ans lorsqu'il écrivit ce poème) esquisse une relation étroite entre les vibrations sonores de la langue parlée, la forme graphique de chaque lettre et les vibrations émises par la longueur d'onde spécifique à chaque couleur. D'où cette omniprésence d'un arrière-plan fortement coloré qui parsème l'esprit de cette petite plaquette qui t'est destinée. J'espère que tu auras su y trouver la sensation particulière par laquelle les mots se seront, pour toi et par toi seulement, illuminés.

Xavier HIRON



© Xavier Hiron, vers 1978